

Les  
PETITES  
FUGUES



Agence Livre  
& Lecture  
Bourgogne-  
Franche-Comté

---

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant  
du 14 au 26 novembre 2022

Geneviève Peigné



# Biographie

Geneviève Peigné vit à Dijon et dans un village de Bourgogne, Bazoches. Professeur de lettres, puis documentaliste, elle a enseigné en Pologne, aux Antilles et en Algérie. De retour en France, voyager devient lire et écrire.

Elle a publié, sous son nom ou celui de Geneviève Hélène, plusieurs ouvrages : roman, poésie, théâtre et récits. Elle a collaboré, pour des livres d'artistes, avec des peintres et des graveurs (Claude Stassart-Springer, Jean-Marie Queneau, Catherine Liégeois, Petra Bertram-Farille).

Elle date son besoin d'écrire, avec une visée alchimique, du jour où son instituteur a posé la célèbre question : « Qu'est-ce qui pèse le plus lourd, un kilo de plumes ou un kilo de plomb ? » Ses textes croisent le corps et le quotidien.

## Bibliographie sélective

- *Ma mère n'a pas eu d'enfant*, Éditions des Lisières, 2021
- *Les petits ciseaux font les grandes civières*, L'Atelier des Noyers, 2020
- *À Voix nue*, L'Atelier des Noyers, 2018
- *L'Interlocutrice*, Le Nouvel Attila, 2015

# Présentation des ouvrages

## **Ma mère n'a pas eu d'enfant, Éditions des Lisières, 2021**



« L'année 2003, pour la première fois, âgée de 54 ans tout de même, je me fais cette remarque d'un mot qui manque. Ce sont des tournures d'esprit d'écrivain ça ? D'humain banal de ce siècle, disons ? Incapable d'espérer secours en un quelconque dieu ; dans une parole juste, oui. Le temps passant, je ne vois même que ça qui tienne. Dire. Être entendu. »

Dans une langue vive et singulière, Geneviève Peigné interroge sa lignée, petite lignée dont elle est le dernier maillon. Plus qu'une considération sur la filiation, ce récit ouvre à des questions profondément humaines telles que la reconnaissance, l'amour, la solitude ou l'extinction de l'espèce.

## Extraits de presse

**Article publié dans la revue *Le Matricule des Anges*, juillet 2021, par Anthony Dufraisse**

La dernière fois, c'était en 2015, nous avons quitté Geneviève Peigné avec *L'Interlocutrice*, un livre paru au Nouvel Attila, et dans lequel il était question, déjà, du travail de la mémoire et de l'oubli. Aujourd'hui on retrouve cette ex-prof de lettres ayant vu du pays (elle a été en poste en Pologne, aux Antilles, en Algérie), avec un récit dont le sujet n'est peut-être pas des plus originaux – la filiation, la succession des générations... – mais dont le traitement, lui, est d'une émouvante singularité. L'affaire qui occupe ici Geneviève Peigné comporte une double dimension. Il y a d'abord celle de son statut ; la voilà dernière descendante d'une famille ordinaire comme il y en a tant et tant. Elle, fruit du « monoenfanthéisme » et femme sans enfant, se voit assigner la « position de fin de lignée », « point d'extinction ». Il y a aussi la dimension de ce que l'on pourrait appeler le salut mémoriel de cette modeste lignée. Qui se souviendra d'Odette, Marguerite, Louise, Hélène, qui se rappellera René, Henri, Maxime, Francis et Maurice-Eugène si l'auteure ne raconte pas ce que furent leurs vies ? Où l'on retrouve, d'une autre manière, l'obsession de la mémoire qui animait son précédent opus : « Écrire conduit à se situer à la fois dans l'intimité de la filiation et dans la distance nécessaire au travail sur cette matière pour en faire un livre ; à tenir deux rênes, plutôt qu'à être en laisse », avance Geneviève Peigné qui va jouer avec différentes focales, alternant zoom et grand angle.

Ce qui la tenaille, c'est l'inscription dans la mémoire du monde de celles que Pierre Michon appelle d'une formule désormais fameuse, « les vies minuscules ». La force première du récit, son impulsion motrice disons, c'est ce souci d'archiver des existences. « Sauvegarder préserver conserver », dit l'auteure ; voilà l'enjeu – ce sera sa devise. Tout comme elle avait, enfant unique, « appris à laisser passer, en faisant des puzzles, des jeux de constructions et surtout des lectures, la grande solitude », elle assemble ici, en dernière légataire digne de ce nom, les morceaux d'un patrimoine écrit en sa possession, pour défier le grand silence du Temps. Correspondances, feuillets, photos sont autant de traces éparses de tous ces êtres (« tous ceux d'avant sous terre »), qu'elle essaie de sauver de l'oubli, cette définitive mise à mort des aïeux.

Les portraits, souvent tremblés, que Geneviève Peigné dresse des membres de sa famille sont comme des tentatives de remise au monde. « Cérémonie du vide-ancêtres », écrit-elle drôlement dans une expression où l'idée de la solennité d'un rituel est court-circuitée aussitôt par l'image

de légèreté caractérisant tout sympathique vide-greniers. Ce geste qui est le sien tout au long de ces pages – « dépoussiérer les aimés » –, c'est donc une main qui attrape des figures familières par la manche, qui leur donne une voix et un visage. C'est aussi, on l'a dit plus haut, une réflexion sur la place d'une femme qui n'a pas d'enfant, qui « part à la recherche de ses ascendants pour occuper le vide des descendants ». Une réflexion qui débouche, dès qu'on prend de la hauteur, sur des considérations touchant l'après-soi, le devenir de l'espèce, la maternité...

À défaut d'originalité thématique, Geneviève Peigné se distingue par un choix d'écriture presque théâtrale. On imagine tout à fait une comédienne dire ce texte sur scène, s'appropriant cette sorte de monologue plein d'ombres longues et de lumières tamisées. Amorçant son livre, l'auteure disait craindre d'écrire une saga familiale « gaga » ; elle ne l'est pas, c'est un habile et subtil coup d'éclat.

**Article publié dans la revue *Décharge*, juin 2021, par Claude Vercey**

Geneviève Peigné a l'art décidément d'écrire des livres inclassables. Je me répète, je sais : cette observation, je l'ai faite déjà en présentation du livre précédent : *L'Interlocutrice*, dont l'héroïne n'était autre que la mère de l'auteure, Odette, à la personnalité secrète révélée au terme d'une quête quasi policière.

De même, le sujet du livre du jour ne s'impose non plus d'emblée, mais au moins la continuité avec le précédent apparaît-elle dès le titre : *Ma mère n'a pas eu d'enfant*, que publient les éditions des Lisières – jeune maison d'un beau dynamisme, vouée à l'écriture poétique sous toutes ses formes, (le poème – est-il suggéré – n'en étant qu'une forme parmi d'autres), et dont c'est ici la première référence dans nos pages.

La démarche est là aussi un lent dévoilement, à l'égal de la classique intrigue policière (je l'ai déjà dit), mais aussi du cheminement familier du lecteur critique à travers mots et lignes d'un livre de poésie (raison de plus pour que je m'empare de cet ouvrage). Comme me touchent ces scrupules d'écrivain cherchant le mot juste qui décrirait la situation de l'auteure : être la dernière de la lignée, l'enfant unique elle-même sans descendance, après laquelle la famille, *la saga familiale*, inexorablement, s'éteindra :

*« Aurais-je pu être cathare ! Selon ce souvenir, adolescente, d'une émission de télévision en noir et blanc qui leur était consacrée, et de ce processus dans lequel les Parfaits s'étaient engagés d'éteindre la race humaine en cessant de procréer.*

*Ni vous ni moi ne serions là.*

*J'avais trouvé ça bien. Une superbe idée. Du haut de mes guère plus de seize ans. Un héroïsme fécond.*

*Que n'y sont-ils parvenus ?*

*Que l'humanité toute entière n'y est-elle parvenu ? (...) »*

Ça n'a pas pris. Beaucoup plus facile d'inventer des dieux qui promettent l'immortalité que de ne pas baisser, quand on veut soustraire l'humanité à sa vallée de larmes.

Il importe de citer, de donner à entendre (car l'oralité de cette écriture en fait grandement le charme) : autant que par le sujet du livre, qui se révélera être une *entreprise donquichottesque de sauvetage post-mortem* des cinq ou des neuf (selon la loi du sang ou celui de l'affection, je laisse à chacun le loisir de régler ses détails au cours de sa lecture) ancêtres ou aïeux la précédant dans l'ordre de l'ascendance familiale, on est entraîné par la vivacité du récit, une ironie qui volontiers se retourne sur la narratrice elle-même, une disponibilité à être à tout moment surprise par le petit monde sur lequel elle veille (et c'est Villeneuve-sur-Yonne qu'on retrouve propulsé au

centre du monde), à faire surgir de l'extraordinaire dans l'ordinaire, à émailler un langage des mieux tenus de quelques éclats plus popu (*très familier*, selon le dictionnaire), d'une effrontée sans repentir.

Démarche des plus paradoxales, dont l'auteure prendra conscience en fin de parcours : d'un côté, elle s'active, multiplie les démarches auprès des administrations compétentes pour offrir à Odette et Henri les parents, Louise et Hélène les grands-mères, à René le grand-père, ainsi qu'à Marguerite, Maxime, Francis et Maurice-Eugène, tous ayant reçu, en matière de *guerre mondiale une double dose* (je n'ai sans doute pas assez insisté là-dessus), une chance de survie – assurer à ces *ordinaires*, ces *citoyens lambda* selon toute apparence, un *futur* –, ne serait-ce que sur une étagère aux Archives – « *pour quand on ne sera plus là* », quand d'un autre côté :

« *Le temps que ce livre progresse, le mot extinction a fait le tour de la Terre.  
S'est étendu à l'ensemble du vivant.  
La sixième extinction planétaire est officiellement en cours.* »

« *Dès lors : que vaut le souci quant à une place possible pour une ordinaire histoire familiale broyée dans une menace autrement colossale ? (...) À quoi bon la mémoire collective – si le vivant se retire ?* »

Sous les pas de chacun dès lors, à partir de ce qui semblait concerner une poignée d'individus, s'ouvre un vertige...

## **Les petits ciseaux font les grandes civières, L'Atelier des Noyers, 2020**

Geneviève Ponsot

Claude Sémard-Spangier

**Les petits ciseaux  
font les  
grandes civières**

J'arrive à pratiquer l'optimisme comme une langue étrangère,  
assez pour pouvoir me débrouiller dans la vie courante.

L'Atelier  
des Noyers

# À Voix nue, L'Atelier des Noyers, 2018

Geneviève PEIGNÉ

Petra BERTRAM-FARILLE

À voix nue

L'Atelier  
des Noyers

De toutes mes peurs d'adulte  
J'ai construit  
Celle d'avoir des mots pour tout.

## L'Interlocutrice, Le Nouvel Attila, 2015



Simenon et Exbrayat comme vous ne les avez jamais lus... Une femme atteinte d'Alzheimer tient avant sa mort son journal dans les marges des romans policiers du Masque. Au fur et à mesure que la maladie progresse, elle en vient à s'immiscer dans les dialogues des personnages, et à répondre pied à pied aux répliques de Miss Marple ou de Maigret.

Quelques mois après sa mort, sa fille découvre cette collection de livres, et une activité qu'elle ne soupçonnait pas. À travers la lecture de ces confessions souvent très prosaïques sur la douleur commence un dialogue posthume autour du livre et de l'écriture, qui pousse l'auteure à s'interroger sur elle-même.

### Extraits de presse

Article publié dans la revue *Le Matricule des Anges*, septembre 2015, par Anthony Dufraisse

La maladie à l'œuvre marginalise les êtres. Parce qu'inaccessible, leur souffrance physique ou psychologique les met insensiblement à part, à l'écart. Soit qu'ils se retirent d'eux-mêmes, soit qu'on les y pousse, sans le vouloir. Atteinte d'Alzheimer, Odette Peigné, la mère de l'auteure, a trouvé refuge, elle, dans les livres. Et plus exactement dans les marges, ces espaces blancs de romans noirs, toujours, issus pour l'essentiel de la fameuse collection Le Masque. Là, sur les bas-côtés des pages (d'ailleurs reproduites en fac-similé), elle se manifeste. Des mots de sa main, des maux à vif. Vie en sursis, sursauts triviaux d'une volonté de vivre encore, mais autrement. Jour après jour, pendant les dernières années de son existence, elle transfère sur le papier un peu de sa quotidienne solitude. « *L'écriture manuscrite couvre les marges des livres, utilise chaque zone libre, couverture intérieure, feuille de titre, blanc entre deux chapitres... Tordue, ou droite, soulignée ou non. Toujours lisible* ».

À la mort de sa mère, découvrant ses livres annotés, Geneviève Peigné décide de s'en faire la méticuleuse greffière, « *artisan ici du relevé authentique des phrases tantôt soulignées et tantôt manuscrites d'Odette* ». Pudiquement, elle tente d'« *entendre parler* » sa mère dans ces traces d'encre. Des inscriptions au travers desquelles celle-ci s'immisçait dans l'histoire en cours, donnant la réplique à tel ou tel personnage, Roger Ackroyd, Maigret, Hercule Poirot ou Miss

Marple, tissant à la longue un dialogue secret et comme crypté avec ses auteurs favoris, Agatha Christie, Simenon, Exbrayat.

Reflet de la confusion des sens, miroir de la dépression, *L'Interlocutrice* constitue en quelque sorte un devoir de mémoire. C'est aussi, et non moins profondément, une réflexion intime sur ce qui pousse un être à lire, à écrire, et à vivre comme il peut dans cet entre-deux.

### **Article publié dans le quotidien *l'Humanité*, décembre 2015**

Écrire en marge. Ici, il ne s'agira pas d'une métaphore. Ou pas seulement. L'écriture d'Odette Peigné a lieu, aussi concrètement qu'il est possible, dans les marges de livres qu'elle extrait de sa bibliothèque. Elle aurait pu y rester à jamais enfouie. Il a fallu que Geneviève, sa fille, entreprenne de vider la maison de ses parents après la mort de son père pour qu'elle ouvre, comme on peut le faire sans savoir pourquoi, parce qu'on ne jette pas un livre sans lui avoir payé le tribut symbolique de la curiosité, un des nombreux romans de la collection Le Masque qui remplissent une bibliothèque.

*Quand Mario reviendra*, de Charles Exbrayat, porte, dans les pages de titre, dans les marges, l'écriture d'Odette. Après examen, qu'on imagine fébrile, vingt-trois romans sont ainsi « écrits », comme le dit Geneviève Peigné.

Plus qu'une surprise, cette découverte d'un matin d'août est pour elle une rencontre, des retrouvailles avec une mère qui lui a donné l'amour des mots, des illustrés de l'enfance, des livres. « Elle va vivre avec elle de ce corps nourricier qui est celui de la lecture. » Alors que « la liste de ce qui ne se peut plus est immense », la possibilité de lire sa mère fait irruption avec ce trésor surgi comme d'un coffre venu d'une île mystérieuse sous couverture cartonnée.

### **Une revendication de vérité, pressante et angoissée**

Ces vingt-trois romans ne sont pas le journal d'Odette, la chronique d'un mal qui s'empare d'un esprit. Odette est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Elle a commencé à écrire dans les livres, d'après les datations tentées par sa fille, quelques semaines avant son quatre-vingtième anniversaire. Mais on ne sait pas pourquoi elle a commencé ce travail d'écriture, ni pourquoi elle a choisi de lui donner cette forme, celle d'un dialogue avec des livres déjà écrits. Geneviève Peigné n'a pas retrouvé d'autres traces écrites. Pas de notes, ni de cahiers. Existente seulement ces livres, qu'on pourrait croire « annotés », mais il ne s'agit pas non plus de remarques marginales. Prenant dans sa bibliothèque un de ces romans policiers qui sont depuis longtemps sa seule lecture, Odette entame un dialogue. Elle « veut parler à quelqu'un qui est dans un livre ou bien elle veut se sentir à l'abri dans un livre ». Ainsi Geneviève Peigné peut dire que sa mère a écrit ces livres et non écrit « dans » ou « sur » ces livres. « C'est d'écrire adossée à un livre, d'avoir pour tuteur un livre qu'elle cherche. » Ce que donne à lire *l'Interlocutrice* est ainsi à la fois le récit de cette trouvaille, les phrases d'Odette dans les blancs des pages de Simenon, Daphné du Maurier ou Agatha Christie, et les photos elles-mêmes, fac-similé de cet étrange feuilletage.

Ce qu'Odette écrit, c'est une manière de s'approprier le livre, de le prendre à témoin et d'en faire le garant de ce qu'elle lui confie. D'abord, une sorte de projection d'elle-même dans le texte, plus que dans le récit. Si la question policière la laisse à peu près indifférente, le livre est avant tout un réservoir de phrases à quoi réagir. Tout ce qui peut renvoyer à son corps, son bien-être ou sa souffrance déclenche des réactions. « Moi aussi », « Comme moi », pour les plus laconiques. D'autres commentaires peuvent être plus longs. Ainsi, elle répond à un personnage : « moi, si, j'ai 9 amies », « je suis très fatiguée, c'est bien vrai, j'en pleure ». Ce qu'on lit, pourtant, ce sont en général des notations, brèves et répétées, sur ce qui lui fait mal, l'attente de l'infirmière, l'écran

de télévision qui reste noir, et les heures à attendre l'arrivée d'Henri, son mari. Henri qui ne lui a rien offert d'autre pour son quatre-vingtième anniversaire que des fleurs. Elle espérait plus, évidemment. Prend-elle conscience du regard que les autres portent sur elle, jusqu'à ce refus de voir ce qui pourrait lui permettre de se sentir comprise, aimée. « C'est moche », ajoute-t-elle. Le mot revient souvent, aussi souvent que « c'est vrai ».

Cette revendication de vérité, pressante, angoissée, est peut-être plus poignante que la vision d'une dérive vers l'enfermement de la douleur ou le délitement de la mémoire et de la conscience, que cette charmante vieille dame nous assène sans prendre de gants. Toute personne qui écrit sait que ses phrases ne sont rien d'autre qu'une alternative à la répétition d'un « c'est vrai » qu'on ne peut se contenter de marteler sans fin. Odette, qui se fait l'interlocutrice de la littérature, l'a compris mieux que quiconque.

## Extraits vidéo

**Interview de Geneviève Peigné sur la chaîne YouTube de la librairie Mollat, septembre 2015**



[Voir la vidéo](#) (durée : 7 min)

**Interview de Geneviève Peigné sur *France Culture* dans l'émission « Poésie et ainsi de suite », septembre 2015, par Manou Farine**

La poésie ça se souvient. Dans les marges d'un roman policier, dans une mise en page ou dans la traduction d'une voix. À se rappeler ce soir avec l'écrivaine et poétesse Geneviève Peigné, l'éditrice et typographe Isabelle Sauvage et la traductrice d'Ingeborg Bachmann, Françoise Rétif.



[Écouter le podcast](#) (durée : 59 min)

**Contacts :**

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté  
Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon  
Tél. 03 81 82 04 40  
Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon  
Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues  
[g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr](mailto:g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr)
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues  
[n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr](mailto:n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr)
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics  
[m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr](mailto:m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr)
- Marion Clamens, directrice  
[m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr](mailto:m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr)

Site Internet : [livre-bourgognefranche.comte.fr](http://livre-bourgognefranche.comte.fr)  
Site Internet du festival : [lespetitesfugues.fr](http://lespetitesfugues.fr)



**Agence Livre  
& Lecture**  
Bourgogne-  
Franche-Comté